

« Le savant, le poète et le pouvoir » (Conférence présentée par Chaunes au CNRS)

Répondant à l'invitation de l'Association des anciens et des amis du CNRS (A3), notre collègue, Jean-Patrick Connerade, physicien de renom connu en poésie sous le nom de Chaunes, donnait voici quelques mois une conférence intitulée *le Savant, le poète et le pouvoir*. Ce texte, qui insuffle de la poésie dans les pages estivales du bulletin, s'avère également un excellent prétexte pour vous proposer ensuite d'en savoir plus sur le parcours aussi remarquable que singulier de notre conférencier.



Savoir, pouvoir et poésie forment un triangle ou, si l'on veut, une sorte de Trinité primitive. La relation entre les trois se perd dans la nuit des temps. Au cours de l'histoire, les trois se sont brouillés, se sont côtoyés, ont cherché parfois à s'ignorer. Je chercherai à démêler quelques fils de cette relation complexe, en soulignant au passage qu'elle est un indicateur précieux de l'état de santé d'une société.

On peut imaginer (ceci commence un peu comme un conte de fées) qu'en des temps si anciens que la mémoire même en est perdue, Savoir Pouvoir et Poésie ne faisaient qu'une seule triade. Les trois fonctions relevaient même d'une seule personne. On peut songer à la Sibylle, et à un règne équilibré dont la nostalgie demeure dans la poésie de Nerval :

*Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours :
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...*

*Cependant la Sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin :
- Et rien n'a dérangé le sévère portique.*

Les oracles renfermaient un savoir profond, dont le pouvoir dépassait celui des hommes et, enfin, ceux de Delphes étaient toujours formulés en vers grecs réguliers, respectant toutes les règles les plus sévères de la prosodie, en dépit du délire sacré qui permettait aux dieux de les communiquer aux hommes. On trouve ainsi réunis Savoir, Pouvoir et Poésie, associés comme trois facettes de la perfection disparue. C'est à cette perfection énigmatique et première que font allusion les treize extraordinaires sonnets des Chimères, l'une des œuvres les plus étonnantes de la poésie française, composée dans la forme la plus régulière qui soit. Puisque nous écoutions l'autre jour Serge Feneuille nous parler des plus anciens poèmes de l'humanité, ceux de l'Ancienne Egypte, il est agréable que Nerval lui-même ait perçu ce rapport, lui qui écrivit dès les premiers temps de l'Égyptologie :

*Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers :
Isis, la mère, alors se levant sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts .*

*Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,
Attachez son pied tors, éteignez son oeil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers !*

*« L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle...
C'est l'enfant bien aimé d'Hermès et d'Osiris ! »*

*La déesse avait fui sur sa conque dorée,
La mer nous renvoyait son image adorée,
Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Iris.*

L'arc de Constantin auquel se réfère Nerval, c'est l'évocation d'un moment rare de l'histoire humaine où le pouvoir céleste et le pouvoir temporel sont mis en harmonie. Les dieux de Nerval forment un grand Panthéon, comprenant non seulement le Dieu des chrétiens, mais tous les dieux, l'obstacle à leur réunion n'étant en fait que l'ignorance où les hommes sont plongés, qui nous empêche de reconstituer autrement que dans les visions de la folie la trinité primitive de poésie, de savoir et de pouvoir qui est la clé de l'univers.

Quelques Monarques-Poètes

Cette notion de perfection par l'union et par la fusion d'essences apparemment contraires se retrouve bien sûr en Orient, et surtout dans la philosophie chinoise. Elle s'exprime dans le caractère chinois double *ming* 明 (brillant et parfait) formé de l'union du soleil et de la lune. La lune, c'est le calendrier (donc le savoir, soit les lettres dans la culture chinoise) ; l'Empereur, en tant que Fils du Ciel, célèbre, lui, le culte du soleil. Or, il est très intéressant que les Empereurs de Chine se soient souvent voulus poètes, avec plus ou moins de succès, pour atteindre l'harmonie de cette perfection.

La grande période de la poésie chinoise fut la période Tang. Li Yu [937- 978] est le dernier empereur de la dynastie Tang du Sud de la Chine. Il finit sa vie déchu de son pouvoir impérial, mais survit encore dans les mémoires comme poète. Voici sa *Chanson de minuit : comment l'homme échapperait-il à la tristesse de la vie et au regret ?*

Il semblerait d'après son contenu, que ce poème fut écrit en exil, sans doute après la destitution de l'Empereur, quand il eut davantage de temps à consacrer à la poésie. Mais il serait amusant d'imaginer que la période Tang, considérée par les Chinois comme l'âge

« *Souhaitez donc fin de calamité
Et que ci-bas, étant assez punie,
J'aye ma part en la joie infinie.* »

Une autre reine malheureuse, dont la poésie n'a été révélée que récemment, c'est l'Impératrice Elizabeth d'Autriche, qui toute sa vie durant a tenu son journal en vers. Pendant l'année 1890, elle recopia l'essentiel de ses cahiers créant ainsi trois exemplaires, qui furent enfermés dans autant de cassettes et confiés à des proches. Ceux-ci avaient pour mission de les remettre à leur tour, en 1950, au gouvernement suisse, qui devait les ouvrir et

人生愁恨何能免	Rén shēng chóu hèn hé néng miǎn
銷魂獨我情何限	Xiāo hún dú wǒ qíng hé xiàn
故國夢重歸	Gù guó mèng chóng guī
覺來雙淚垂	Jué lái shuāng lèi chuí
高樓誰與上	Gāo lóu shuí yǔ shàng
長記秋晴望	Cháng jì qiū qíng wàng
往事已成空	Wǎng shì yǐ chéng kōng
還如一夢中	Huán rú yī mèng zhōng

*Comment fuir la tristesse et le regret de la vie?
Quelle limite à ma douleur solitaire ?
Je revins en rêve dans ma patrie.
En m'éveillant, j'ai versé deux larmes.
Qui escaladera désormais les hautes tours ?
Je me souviens encore des automnes clairs.
Ces souvenirs n'ont plus de sens.
Ils disparaissent comme le rêve.*

d'or de leur poésie, se soit terminée par la destitution d'un monarque qui passait trop de temps à composer des vers. La perte de pouvoir de Marie-Stuart, reine d'Ecosse, fut plutôt la conséquence de sa passion amoureuse pour Darnley, qu'elle aima plus que de raison, au contraire de sa cousine Elizabeth la grande, qui fit toujours passer la raison d'Etat avant les amours et les amants. Mais Marie écrivait elle-même de la poésie, alors qu'Elizabeth se contentait d'inspirer d'assez loin les poètes. Pire encore, Marie (1547-1587) écrivait en français, alors qu'elle régnait sur l'Ecosse. Voici son plus célèbre sonnet, réputé le dernier, composé peu avant de monter sur l'échafaud.

« *Que suis-je, hélas ! et de quoi sert ma vie ?
Je ne suis fors qu'un corps privé de cœur,
Une ombre vaine, un objet de malheur,
Qui n'a plus rien que de mourir envie.*

« *Plus ne portez, ô ennemis, d'envie
A qui n'a plus l'esprit à la grandeur,
Ja consommé d'excessive douleur.
Votre ire en bref se verra assouvie.*

« *Et vous, amis, qui m'avez tenue chère,
Souvenez-vous que sans heur, sans santé,
Je ne saurais aucun bon œuvre faire.*

publier le contenu au profit des prisonniers politiques hongrois. En fait, ces poèmes indiscrets, qui révèlent certains secrets de famille de Sissy, ainsi que du roi-poète Louis II, n'ont été publiés qu'en 1984. Je passe sur les indiscretions, qui relèvent de la petite histoire. L'essentiel est en fait dans les sentiments de l'Impératrice, qui se surnomme elle-même Titania, d'après la reine des fées dans le *Songé d'une nuit d'été* de Shakespeare :

« *Car, sache-le, la légende dit ici
Que boire à cette petite fontaine
Signifie mourir de douleur et d'amour
Sans tarder, dans la peine et les plaintes.*

« *Alors Titania éclate d'un rire clair
En levant son gobelet d'argent.
Dieux de l'Olympe, regardez !
Je bois, résignée à tout !*

« *Elle vide gaiement le gobelet
Elle le boit jusqu'au fond ;
J'ai renvoyé l'amour dans ses foyers,
Depuis longtemps, je lui ai dit tais-toi.* »
(Elizabeth, *Impératrice d'Autriche Journal Poétique*
trad. Nicole Casanova)



Pour preuve que le bonheur n'a pas d'histoire, la poésie des rois est généralement tournée vers les revers de fortune, le malheur et les catastrophes, comme en témoigne la rotouenge de Richard Coeur de Lion, écrite elle aussi en prison au retour de la troisième croisade, qui contient ces vers : « Or sais-je bien de voir certainement Que mors ne pris n'a ami ne parent. (Je sais maintenant avec certitude que mort ni prisonnier n'ont ami ni parent). Il y a pourtant des exceptions. Pour preuve le poème très classique par sa forme d'un empereur-poète des temps modernes Mao Tsé-Tung (ou, suivant l'orthographe actuelle: Mao Zedong) qui, chose inattendue, célèbre une avancée de la science, à savoir l'élimination espérée d'une maladie parasitaire endémique dans la vallée du Yangtse la *schistosomiase*. Ce poème, publié dans le journal *Les Nouvelles du Peuple* en 1958, est de la forme classique que certains spécialistes appellent le « sonnet chinois ».

On aurait tort d'imaginer Mao Zedong comme un révolutionnaire en poésie. Bien au contraire. Il respecte toutes les conventions. Il lui arrive même de s'adresser à la *belle dame la lune aux larges manches* (représentée ci-contre) comme un poète d'autrefois. Toute sa vie durant, Mao a composé



« Tel était cestui-là qui du haut d'une tour
« Regardant ondoyer les flammes tout autour,
« Pour se donner plaisir chantait le feu de Troie. »
(Joachim Du Bellay – Les Regrets Sonnet CXIV)

qīng shān	zhuó yì	huà wéi	qiáo
青 山 着 意	化 为 桥。		
tiān lián	wǔ líng	yín chū	luò
天 连 五 岭	银 锄 落，		
dì dòng	sān hé	tiě bì	yáo
地 动 三 河	铁 臂 摇。		
jiè wèn	wēn jūn	yù hé	wǎng
借 问 瘟 君	欲 何 往，		
zhǐ chuán	míng zhú	zhào tiān	shāo
纸 船 明 烛	照 天 烧。		

« Les cinq massifs vont jusqu'au firmament.
« Tangent les bras de fer des trois gorges
« Réponds-nous, prince de la Peste
« Quel sera ton chemin pour fuir ?
« Les bougies dans leurs bateaux en papier
« Eclaireront pour toi la voie dans le ciel ! »

des poèmes : il avait l'avantage sur bien des poètes que des millions de petits enfants furent ensuite obligés de les apprendre par coeur, ce dont ils se plaignent encore...

Dans le genre « poésie des dictateurs et des despotes », L'histoire n'a malheureusement pas conservé la trace des vers que chanta Néron devant l'incendie de Rome. Nous avons pour nous en consoler leur évocation par Joachim Du Bellay :

La Relation entre le Pouvoir et les Poètes

Il est clair que l'ultime ambition d'un dictateur serait d'imposer sa loi à la poésie. Mais elle se défend assez bien. Pour le comprendre, il est instructif de remonter jusqu'à la prise de pouvoir des Césars. C'est sans doute Catulle, maître incontesté des lyriques latins, qui creusa le premier grand fossé entre les poètes et le pouvoir dans notre culture occidentale. Suétone nous l'apprend dans sa vie de Jules César : « *Valerium*

Catullum, a quo sibi uersiculis de Mamurra perpetua stigmata imposita non dissimulauerat...» Soit : « Il [Jules César] avouait que Catulle, dans ses vers sur Mamurra, l'avait marqué d'une flétrissure ineffaçable...

Il faut savoir que Mamurra, favori de César, fut nommé préfet en Gaule et s'enrichit scandaleusement grâce à cette protection. On disait déjà à Rome de César qu'il était *le mari de toutes les épouses et l'époux de tous les maris*, ce qui est assez explicite. Catulle écrivit :

« Contre la maîtresse de Mamurra. « Salut, jeune maîtresse du prodigue Mamurra; ton nez n'est pas des plus petits, ton pied n'est pas mignon, tes yeux ne sont pas noirs, tes doigts ne sont pas effilés, ta bouche n'est pas ragoûtante, certes, ton langage n'est pas élégant: qu'importe ? toute la province ne proclame-t-elle pas ta beauté ? »

Catulle, qui le détestait, devinait déjà en Jules César tous les abus qu'amènerait l'ambition démesurée du personnage et les conséquences inévitables de l'abus de pouvoir. Un Romain aurait pu le dire : « *Power corrupts and absolute power corrupts absolutely* » Churchill.

Depuis les vers de Catulle, restés célèbres à Rome, les tyrans se sont toujours méfiés des poètes. C'est sans doute l'origine (par ailleurs obscure) de l'exil d'Ovide ordonné par Auguste - Auguste qui fut particulièrement préoccupé par la réputation que les poètes feraient à son règne, comme en témoignent ses relations compliquées avec Virgile.

Mais le grand opposant des empereurs c'est évidemment Juvénal, dont le rôle de fléau des despotes inspira Victor Hugo :

« Quand Juvénal fuit Rome ingrate,
« Nul sceptre ne vaut son bâton »
(Victor Hugo *Les Contemplations – Les Mages*)

Voici ce qu'écrivit Juvénal sur Messaline, épouse de l'Empereur Claude, qui, affirme-t-il, se prostitua par plaisir dans un bordel public : « *Le chef du lieu congédie ses courtisanes ; elle se retire à regret, mais du moins, prolongeant ses jouissances autant qu'elle le peut, elle ferme sa loge la dernière : le désir lui fait encore sentir ses aiguillons; plus fatiguée qu'assouvie, elle sort, les yeux éteints, enfumée par la lampe, et rap-*

porte l'odeur de cet antre sur l'oreiller de l'empereur». C'est dans ce texte qu'on trouve le vers « *et lassata viris sed non satiata recessit* » dont Baudelaire tire le titre d'un poème des *Fleurs du Mal*.

En fait, à la différence des anciens Grecs, qui ont toujours vu le rôle du poète comme intimement lié au destin de la Cité (je parlerai tout à l'heure de la position très particulière de Platon), les Romains ont vite commencé à douter qu'un poète digne de ce nom pût exister bien longtemps au côté d'un empereur. Prudemment, Horace eut le bon sens de se retirer à la campagne pour chanter les beautés de son petit jardin et de la Fontaine de Bandousie.

« O fons Bandusia splendidior vitro
« O fontaine de Bandousie plus pure que le cristal,
« *dulci digne mero non sine floribus*
« Comparable au vin doux parfumé de fleurs,
« *cras donaberis haedo*
« nous te présenterons demain un jeune chevreau,
« *cui frons turgida cornibus*
« au front orné de cornes naissantes. »
(Horace *Odes 3, XIII*)

Mais pour se consoler d'un horizon si restreint, il proclame fièrement, dans ses vers les plus célèbres, l'immortalité de son oeuvre, plus durable que tous les empires du monde :

« Exegi monumentum aere perennius
« J'ai construit un monument plus durable que l'airain
« *regalique situ Pyramidum altius*
« plus haut que les Pyramides des Pharaons
« *quod non imber edax non Aquilo impotens*
« qui ne sera rongé par les âges, que l'Aquilon impuissant
« *possit diruere aut innummerabilis*
« ne pourrait détruire, ni même la série innombrable
« *annorum series et fuga temporum*
« des siècles, ni la fuite sans fin des temps.
(Horace *Odes 3, XXX*)

Pour bien marquer qu'il ne doit rien aux contemporains, surtout à leurs oeuvres, il ne parlera même pas des monuments de Rome : sa seule allusion est aux pyramides de l'Ancienne Egypte, unique construction digne de figurer comme référence dans son poème. Ainsi, les Pharaons deviennent brusquement l'exemple absolu et du pouvoir terrestre et de sa futilité (thème qui sera repris des



siècles plus tard). Le Poète, au contraire, est le grand prêtre de l'immortalité, son ministère le plus précieux. Horace fait comme les Pères de l'Eglise, et place la poésie au-dessus des plus grands royaumes comme l'Ecclésiaste pour la puissance céleste: «Et nunc, reges, intelligite : erudimini qui judicatis terram. » (*Et maintenant, rois, entendez ; apprenez, vous qui rendez justice sur la terre*).

On le voit, les Césars ont eu fort à faire avec les poètes. C'est sans doute ce genre de souci d'image qui préoccupa Staline, tyran, lui, de la *Troisième Rome*. Il comprit fort bien ce pouvoir redoutable de la poésie. Pendant le siège de Leningrad, il avait pu apprécier la force que donnait aux défenseurs de la ville la présence d'Anna Akhmatova, grande gloire de la poésie russe. Il lui arriva même de craindre qu'elle puisse tomber entre les mains des Allemands. Il fit venir un avion militaire pour évacuer la poétesse jusqu'à Tashkent quand il crut à une défaite imminente, tant il craignait de la voir tomber entre les mains de l'ennemi. Quand elle écrivit contre lui, il n'osa pas la persécuter directement : il se rendait bien compte que l'histoire ne le lui pardonnerait pas. Il se contenta donc de s'attaquer à son entourage et à ses proches, pour essayer de la faire céder.

Le Philosophe, le Savant et le Pouvoir

Depuis toujours, les philosophes ont pensé (comme les religieux) que le gouvernement des peuples relève de leur savoir, et que, par conséquent, les Puissants seraient dans l'obligation de venir à eux pour profiter de leurs enseignements. D'innombrables récits et légendes de l'Antiquité illustrent ce principe. Le cas le plus intéressant (et peut-être d'ailleurs le moins légendaire) est celui de Platon. L'exemple est d'autant plus instructif qu'avant de se consacrer à la philosophie, il fut d'abord poète, et détruisit ses propres écrits pour se consacrer à ce qui lui parut dès lors une activité plus élevée.

Dans plusieurs de ses dialogues, Platon raille les poètes, mais toujours indirectement. Il fait semblant d'accepter que ceux-ci soient bien réellement les truchements des dieux, mais c'est pour mieux blâmer cette forme de communication indépendante (sans passer par les ombres sur les murs de sa caverne). Voici, par exemple, ce qu'il nous rapporte du poète Stésichore :


« Privé de la vue pour avoir diffamé Hélène, Stésichore, à la différence d'Homère, comprit l'origine de son malheur. Informé par la Muse et comprenant le sens du message, il composa aussitôt le vers suivant : « Non, mon récit est faux : tu ne voulais pas monter sur les navires aux beaux tillacs, et tu n'entras pas ainsi dans la cité de Pergame. A peine achevé cette palinodie, Stésichore recouvra la vue » (Platon - Phèdre).

Tout en se moquant des poètes, Platon n'entend pas qu'il leur soit permis de s'adresser aux dieux sans passer par la philosophie. Cette concurrence lui paraît nuisible et déstabilisante. Voilà pourquoi, quand il en vient à projeter sa *République*, Platon en chassera explicitement les poètes. Il faut les exclure, car leur présence rendrait tout gouvernement impossible.

Pourtant, nous avons quelques vers de Platon, qui ont survécu au delà des siècles. Le poème le plus intéressant, cité par Diogène Laërce, nous parle de la mort de Dion, beau-frère de Denys l'Ancien, et oncle de Denys le Jeune, tyran de Syracuse, qui fut disciple de Platon pendant son exil. Dion revint ensuite à pour s'emparer du pouvoir, et fut assassiné en 353 : ce fut un coup très dur pour Platon, qui perdit ainsi son dernier espoir de voir ses propres théories politiques appliquées. Sur la mort de Dion, il écrivit alors ces vers :

« Femmes de Troie ! Hécube ! Ames infortunées,
La Parque pour souffrir les marqua sitôt nées...
Toi, vainqueur depuis peu, si haut, si renommé,
Dion, tu disparais, et l'espoir se refuse.
Tu meurs au moins pleuré par ceux de Syracuse
Toi que j'ai si longtemps éperdument aimé ! »
(Diogène Laërce *Vie de Platon*,
trad. Marguerite Yourcenar)

Les tyrans de Syracuse tombent bien à propos pour illustrer ce qu'un savant doit faire s'il veut jouir de la faveur des puissants. Celui qu'on considère souvent comme le plus grand ingénieur de l'histoire, Archimède, nous transmet cette belle leçon par la solution exemplaire qu'il apporte au problème de la couronne d'un autre Denys et de ses orfèvres voleurs. Peut-on faire mieux dans les relations avec un roi, que de l'aider à acheter sa propre couronne sans se faire « estamper ? » C'était le moyen le plus sûr d'entrer dans ses bonnes grâces, mais nul ne songerait à traiter Archimède de courtisan, puisqu'il



économisa des deniers publics tout en inventant un principe de base de l'hydrostatique

D'ailleurs, Archimède s'impose à nous à plusieurs reprises comme un très grand exemple de l'utilité du savoir : une fois en inventant des méthodes d'irrigation pour l'agriculture, une autre par sa défense légendaire des murs de la ville contre l'assaut des Romains. Il prend ainsi une dimension héroïque de protecteur de sa cité par l'application de la science, au point que Cicéron, qui se prenait lui aussi pour un philosophe, un savant et un conseiller de la République, s'enorgueillit d'avoir retrouvé le tombeau d'Archimède et de l'avoir restauré. Mais les malheurs de Cicéron prouvent trop les dangers de la politique pour ceux dont l'ambition ne repose que sur des compétences personnelles.

Face aux exigences du Pouvoir, Savant et Poète n'ont en fait que deux options : l'une de se retirer et l'autre de se plier au vilain rôle de courtisan. Pascal, on le sait, refusa de se rendre à la cour de Louis XIV. Sans doute pressentait-il avec raison que le rôle de *philosophe de cour* qu'on lui proposait ne pourrait que le diminuer et compromettre son salut. Descartes n'eut pas les mêmes hésitations n'étant qu'un soldat peu fortuné, déjà trop heureux de trouver une tête couronnée pour s'intéresser à lui. Le cas le plus curieux - dans un sens aussi : le plus actuel - parmi les grands penseurs et chercheurs européens est celui de Johannes Kepler dans ses relations avec l'Empereur. L'astuce qu'il trouva était de pratiquer simultanément l'astrologie et l'astronomie, mettant l'une au service de l'autre pour faire bouillir la marmite et mieux avancer ses propres recherches. Tout bien considéré, le résultat est impressionnant. L'astrologue impérial put prendre ainsi contact avec le grand astronome danois Tycho Brahe (qui finit sa vie à Prague). Longtemps, l'astronome avait joui d'une petite île dans la mer de Malmö où le roi du Danemark avait financé la construction d'un observatoire pour effectuer les mesures les plus précises possibles du mouvement des planètes. Les lois qui portent le nom de Kepler sont donc le fruit d'une collaboration importante à l'échelle européenne - un véritable projet européen. Nous ne possédons malheureusement pas le décompte de ce qu'il en coûta au Roi du Danemark, mais les frais de mission, la pension d'un astronome pendant vingt-cinq ans, la construction d'un observatoire et la mise à disposition d'une île en pleine mer pour y travailler tranquillement, tout

cela montre bien que ce ne fut pas un petit projet. Une petite touche amusante, c'est que Tycho Brahe, quand vint sa disgrâce, écrivit un long poème pour se plaindre de son sort, et pour demander à la postérité ce que lui reprochaient les Danois. ". On pourrait se demander pourquoi nous avons relativement peu de Monarques-Savants dans l'histoire après Marc-Aurèle et (dans une certaine mesure) Catherine-la-Grande. Sans doute la recherche et la réflexion entravent-elles trop l'action. On peut citer comme exemples curieux l'astronome Ulu Beg, empereur Uzbek, qui hérita des restes du royaume de Tamerlan, ou le Maharajah Sing II, concepteur d'un magnifique observatoire à Jaipur (ainsi qu'une réplique à Delhi) qui n'est pas sans évoquer le souvenir de ce que fut sans doute celui de Tycho Brahe sur son île. En général, il ne semble pas que la carrière de Despote-Savant soit promise à beaucoup de succès.

Par contre, le rôle de savant attiré auprès d'un prince, ou de chercheur au service des grands de ce monde, est si tentant pour un savant, qui a généralement besoin de beaucoup de soutien pour son travail, que les plus célèbres y ont souvent succombé, au point même (dans certains cas) de faire acte de candidature en proposant au tyran leurs propres services. Témoin la célèbre lettre de Léonard de Vinci à Ludovic le More, duc de Milan, en 1492 (comme elle est longue, je ne donne pas le texte en son entier) :

Ayant, Illustrissime Seigneur, vu et considéré d'une manière complète les preuves fournies par ceux qui se disent maîtres et réalisateurs d'engins de guerre, et que les inventions et opérations qu'ils proposent n'ont rien que de commun, je m'efforcerai de me faire apprécier par Votre Excellence en ne le cédant à nul autre par les secrets que je lui dévoilerai, en lui proposant ensuite, selon son bon plaisir et au moment le plus opportun, de travailler efficacement à tout ce que j'énumère ci-dessous :

- J'ai un moyen de construire des ponts très légers, avec lesquels on peut suivre (et parfois même éviter) l'ennemi....
- J'ai un moyen de tarir les fossés pendant le siège des places...
- Je suis en mesure de détruire toute place forte ou toute forteresse si elles ne sont pas bâties sur le roc...
- Je possède le secret de fabriquer des bombes facilement transportables...

- S'il arrivait d'être en mer, j'ai des modèles d'instruments merveilleusement propres à couler les bateaux qui résisteraient...
- Au moyen de chemins creux, étroits et tracés en zigzags, je sais faire parvenir les troupes en un point déterminé des fortifications d'une ville...
- Je construirai des chariots couverts, offrant toute sécurité...
- Je ferai des bombardes, des mortiers de belle forme et très utiles, tout à fait innovants
- Si l'utilisation des bombardes s'avérait impossible, je concevrai des catapultes, des balistes et autres engins dont l'effet dévastateur est tout à fait insoupçonné...
- En temps de paix, je crois pouvoir jouer le rôle d'architecte fort bien et même mieux qu'un autre... et en amenant l'eau d'un lieu à l'autre... On pourrait même réaliser le cheval de bronze qui fera la gloire immortelle... de l'illustre maison Sforza... »

Il est à noter que Léonard prend ici les devants : il n'attend pas qu'on lui passe commande ; c'est lui qui propose. Il sait que ce qui intéresse en premier un despote comme le duc de Milan, c'est la conquête du monde. Aussi lui décrit-il d'emblée tout ce qu'il faut pour y parvenir. C'est en dernier (en dixième place) qu'arrive l'hypothèse assez improbable de la paix (sans doute après une victoire finale et décisive) en auquel cas Léonard saurait encore rendre service par l'architecture (en commençant sans doute par un arc de triomphe pour abriter ce fameux cheval de bronze qu'il ne réalisa jamais).

Cette lettre est à fois précieuse et troublante. Elle nous révèle tout ce qui peut passer par l'esprit d'un savant qui cherche à se mettre au service d'un despote. Souvenons-nous qu'avant de devenir l'apôtre du désarmement, Sakharov commença par réaliser la bombe la plus performante de l'arsenal nucléaire soviétique. N'oublions pas non plus le célèbre débat entre Oppenheimer, pilotant le projet Manhattan américain et Einstein, plutôt tenté de se soustraire à la conséquence fatale de ses propres équations. Oppenheimer qui, d'ailleurs, écrivait de la poésie dans des moments qu'on nommerait perdus dans d'autres circonstances, poésies dont je n'ai pas retrouvé la trace. Cette conversation est la contrepartie de la célèbre querelle entre Heisenberg (patron du programme nucléaire nazi)

et Bohr (refusant tout concours à son ancien disciple) comme le relate si bien la pièce de théâtre *Copenhague*.

Le Poète de Cour et le Poète Désabusé


Le rôle de savant officiel ou de philosophe de service n'est pas, on le voit, très différent de celui de poète de cour. Ce rôle, qui fut dans un sens celui de Virgile auprès de l'Empereur Auguste, eut toujours un effet néfaste sur la poésie. Autant *l'Enéide* est magnifique par le portrait de Didon et de ses amours contrariées, autant le poème risque à tout moment de nous décevoir par la tentative un peu ridicule d'enter Rome sur le grand arbre des légendes grecques et de rattacher son origine légendaire à la guerre de Troie. C'est ce côté *œuvre de commande* de *l'Enéide* qui en est la seule faiblesse. Virgile en était-il conscient quand il voulut sur son lit de mort détruire le poème ? Il est bien sûr tout à fait normal que l'Empereur lui-même soit intervenu pour éviter de perdre cette œuvre qui représentait pour lui une des gloires de son règne. Il travaillait à sa propre réputation. Dante, accueilli par Virgile aux Enfers, veut tout ignorer de cette histoire : lui, qui est l'archétype du poète exclu de sa propre cité ne voit chez son maître latin qu'un être plus malheureux encore qui n'eut pas le privilège de la Révélation. Ainsi, l'accès direct à l'Olympe, source de la puissance d'Homère (Homère dont Dante ne parle pas, car il est de culture latine et non pas grecque) devient, dans le cas de Virgile une forme de bannissement - semblable à l'exil du Florentin, mais plus épouvantable encore :

« *Risposemi : Non uomo, uomo già fui ;
e li parenti miei furon Lombardi,
Mantovani per patria ambedui.*

« *Nacqui sub Julio, ancor che fosse tardi,
e vissi a Roma sotto il buon Augusto,
al tempo degli dei falsi e bugiardi.* »

« *Il me répondit : Homme ne suis-je plus, mais je le fus ;
et mes parents furent lombards
des Mantouans tous deux.*

« *Je naquis sous Jules, bien que vers la fin
et je vécus à Rome sous Auguste
au temps des dieux perfides et menteurs... »
(Dante *Inferno* – Canto I)*



Ainsi, grâce aux éloges de Dante, qui le considère presque comme un ancêtre lointain auquel il voudrait se rattacher, Virgile esquivait nos reproches en nous apitoyant sur son sort. Mais il n'en reste pas moins, et c'est une tare, un poète au service du Pouvoir.

Parmi nos propres poètes de cour, le plus grand est incontestablement Ronsard. Il est préférable de ne pas trop citer les vers de convenance qu'on trouve dans ses oeuvres complètes, par égard pour un de nos plus grands poètes. Voici plutôt des vers plus sympathiques dans lesquels il nous confie combien, en fait, cette vie de cour lui pèse :

« Et si je veux ou l'aborder
« Ou l'accoster en quelque sorte,
« Mon courtisan passe une porte
« Et ne daigne me regarder

« Et plus je ne lui suis connu,
« Ni mes vers ni ma poésie ;
« Non plus qu'un étranger d'Asie
« Ou quelqu'un d'Afrique venu. »
(Ronsard Odes - à Odet de Coligny)

Dans un sens, Du Bellay a sur Ronsard l'énorme avantage de ne s'être pas trop compromis à la cour des Puissants, ce qui lui permet de répondre avec une certaine fierté :

« Je ne sais comme il faut entretenir son maître
« Comme il faut courtoiser et moins quel il faut être
« Pour vivre entre les grands comme on vit aujourd'hui.

« J'honore tout le monde et ne fâche personne
« Qui me donne un salut, quatre je lui en donne :
« Qui ne fait cas de moi, je ne fais cas de lui. »
(Du Bellay Les Regrets - Sonnet LXXIV)

et puis encore :

« O combien est heureux qui n'est contraint de feindre
« Ce que la vérité le contraint de penser ;
« Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser ;
« Ne peut la liberté de sa plume contraindre ! »
(Du Bellay – Les Regrets Sonnet XLVIII)

ou bien écrire à un de ses amis

« Tu t'abuses (Belleau) si pour être savant
« Savant et vertueux, tu penses qu'on te prise :

« Il faut comme l'on dit être homme d'entreprise
« Si tu veux qu'à la cour on te pousse en avant
(Du Bellay – Les Regrets Sonnet LXXIV)

ou en envoyant ce bon coup de griffe aux courtisans :

« Si vous riez de nous, nous faisons la pareille
mais cela qui se dit s'envole par l'oreille ;
et cela qui s'écrit ne se perd pas ainsi. »
(Du Bellay - les Regrets Sonnet CXLIX)

En fait, les poètes de la Renaissance, tout comme les classiques, restent (du moins pour le principe) campés sur le vieux préjugé d'Horace. Ils sont dispensateurs d'immortalité. Leur oeuvre doit forcément traverser les siècles, alors que celles des autres hommes sont vouées à une décomposition plus ou moins rapide. C'est ce qui permet à Ronsard de promettre l'immortalité à Hélène : leurs amours vivront même dans les souvenirs de la moindre servante à l'esprit embué par un demi-sommeil.

D'une certaine façon, dans la culture véhiculée par une Eglise qu'on nomme si justement *Romaine*, la gloire ne devient éternelle que par l'entremise des poètes. Ils sont, propriétaires de l'immortalité ; le Cardinal de Richelieu s'en souviendra en rédigeant les actes fondateurs de l'Académie française, ayant égard aussi au précepte de Platon « de la corruption des mots naît celle de la Cité » qui inspire l'obligation par ailleurs stérile du dictionnaire.

C'est précisément à cause de cette place trop prééminente accordée par la tradition latine aux poètes que Savonarole, suivant Platon, voudra lui aussi les chasser de la Cité. « Contre cette race de poètes, dit-il, Platon jugea bon d'édicter une loi que les Chrétiens aujourd'hui ne veulent ni comprendre ni conserver, en sorte qu'au jour du Jugement, Platon pourrait se lever et l'homme sans foi condamner les péchés capitaux des chrétiens. Il dit en effet qu'il faut promulguer et défendre une loi qui chasse les poètes des cités, parce qu'ils ont rempli toute chose de passions ignominieuses en n'apportant que désolation avec l'exemple et l'autorité des dieux faux et impies, et le chatouillement et l'excitation de leurs vers honteux ». (Jérôme Savonarole - *La fonction de la Poésie*, trad. Bruno Pinchard). On a pu le constater, il existe de singuliers parallèles et



d'étranges contrastes entre le rôle du savant et celui du poète face au pouvoir absolu. Mais qu'en est-il en période de démocratie ? Il semble qu'une conséquence inévitable de la démocratie soit une certaine désaffection pour ce mythe inventé par Horace. La gloire, il faut se rendre à l'évidence, ne sera plus éternelle. On commence par s'apercevoir qu'elle ne sert plus à rien.

Poésie, Savoir et Révolutions

L'entrée en matière commence par un grand coup de tonnerre. Lavoisier et Chénier montent tous deux sur l'échafaud. « La République n'a pas besoin de savants » et encore moins de poètes, surtout que ces ci-devants prétentieux n'ont pas su se plier à la discipline de faire comme tout le monde et de ne parler qu'en prose. Ils auraient beau objecter que poème vient de ποιημα, tiré d'un verbe grec ποιειν qui signifie *faire* ou *fabriquer* (donc : *travailler*) et qu'il est plus difficile de s'exprimer en poésie qu'en prose, leur activité n'en serait pas plus acceptable. La situation s'aggrave avec l'invasion de l'Italie par Bonaparte. Non seulement les Français annexent le Piémont, créant partout des départements français, mais ils interdisent l'enseignement du latin, niant de ce fait la primauté de la culture romaine en terre italienne. Il faut savoir que cette période (celle du Directoire) était résolument romaine (« Le monde est vide depuis les Romains » disait Saint-Just). Le décret est perçu comme une confiscation de la culture par l'envahisseur. Il n'en faut pas plus pour que le grand poète Foscolo en personne invective ces nouveaux barbares, attisant ainsi une flamme de nationalisme qui accompagnera l'émergence du Romantisme dans toute l'Europe.

« Or ardi, Italia, al tuo Genio ancor queste
 « reliquie estreme di cotanto impero;
 « anzi il Toscano tuo parlar celeste
 « ognor più stempra nel sermon straniero,
 « onde, più che di tua divisa veste,
 « sia il vincitor di tua barbarie altero ».

« Vas-y donc, Italie, à ton génie tutélaire sacrifie
 « encore ces derniers restes d'un si grand empire ;
 « au contraire, le Toscan ton parler céleste
 « toujours plus dissous-le dans les discours étrangers
 « pour que, plus que de tes uniformes
 « il sorte vainqueur de ta barbarie hautaine ».

Paradoxalement, Ugo Foscolo, dont l'oeuvre patriotique inspira Garibaldi, n'était pas tout à fait italien, mais grec, se réclamant de l'Italie dont il devint l'un des plus grands poètes, avant de mourir dans la misère et l'exil à Londres. C'est là, à la même époque, que vivait le philosophe anglais Jeremy Bentham. Bentham fut théoricien du gouvernement constitutionnel, réformateur involontaire des prisons par l'invention d'un système de surveillance destiné à sa société idéale, co-fondateur d'une université (University College) qui accueillit Charles Darwin comme Professeur titulaire et fut la première à autoriser l'inscription des femmes. Vers 1820, il accueillit une délégation de nationalistes grecs qui cherchaient des appuis dans leur lutte pour l'indépendance.

Bentham n'était pas bien en cour. Premièrement, il était athée. Puis, c'était un excentrique : il avait choisi de se faire empailler après sa mort et de continuer d'assister en fauteuil roulant aux réunions de l'université dont il était fondateur. Ce n'était pas le meilleur moyen de plaire à l'establishment de l'époque. Mais il existait aussi un réseau d'athées et de réprouvés de l'époque, à commencer par le poète Shelley, renvoyé d'Oxford pour athéisme, et son sulfureux ami George Gordon, Lord Byron. C'est sans doute ainsi que Jeremy Bentham eut l'idée géniale de se retourner vers Byron, le seul homme assez riche, assez puissant et assez fou pour apporter un soutien notoire à la libération de la Grèce. Byron, grand helléniste lui-même, s'enthousiasma lui-même pour cette aventure. Il arma un navire de guerre, envoya quatre mille livres sterling de sa fortune pour aider les Grecs à s'équiper et mit toute son étonnante énergie au service de l'indépendance des Hellènes. Il quitta l'Italie pour l'île ionienne de Cephalonia et rejoignit les troupes d'Alexandre Mavrokoordatos à Missolonghi, le lieu où il allait trouver la mort. André Maurois, dans sa biographie de Byron a fait le récit de cette fameuse expédition. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que Byron n'envisageait pas le moins du monde qu'un poète se tînt en dehors de l'action.

Mais à mesure que les idées nouvelles avancement, cette belle certitude va se désagréger.

Premièrement, après la chute de Bonaparte, le romantisme va très vite installer une nostalgie de la

grandeur et de toute forme d'héroïsme. La gloire n'existera bientôt plus que dans le passé, et les derniers à pouvoir en profiter seront des hommes d'un autre temps. On commencera par faire, avec Shelley, le deuil de l'immortalité :

*I met a traveller from an antique land
Who said: -Two vast and trunkless legs of stone
Stand in the desert. Near them on the sand,
Half sunk, a shatter'd visage lies, whose frown
And wrinkled lip and sneer of cold command
Tell that its sculptor well those passions read
Which yet survive, stamp'd on these lifeless things,
The hand that mock'd them and the heart that fed.
And on the pedestal these words appear:
«My name is Ozymandias, king of kings:
Look on my works, ye mighty, and despair!»
Nothing beside remains: round the decay
Of that colossal wreck, boundless and bare,
The lone and level sands stretch far away.*

Ce qui est passionnant dans ce poème, c'est qu'il reprend presque exactement le point de vue d'Horace (et même l'allusion à l'Ancienne Égypte) mais en forçant le trait. Seul le poète a disparu : il ne proclame même plus la grandeur de son œuvre, mais seulement la futilité de toute aspiration à l'immortalité.

Bizarrement, ni Horace ni Shelley ne se sont posés de questions sur l'existence et l'œuvre de l'architecte des pyramides. Pourtant, son rôle est essentiel. Sans le génie architectural d'Imhotep, dont Horace et Shelley ignoraient tous deux jusqu'à l'existence, mais dont ils auraient pu deviner la nécessité, même le Pharaon le plus puissant n'aurait pu mener à bien son projet. La science apparaît ici dans son rôle premier de soutien au Pouvoir, celui qui permet la réalisation des projets les plus ambitieux. Plutôt que d'essayer de traduire ce poème de Shelley, voici une autre expression de la même idée par Lamartine, qui méditant sur Tacite, se passe de toute référence aux Pyramides, et les remplace plutôt par des ruines romaines un peu dans le style des colonnes brisées du Piranèse ou de Hubert Robert. Sur l'une des inscriptions (ceci est bien dans l'esprit du poème de Shelley) apparaît brusquement un lézard :

« Sorti des fentes des murailles,
« Il venait, de froid engourdi,
« Réchauffer ses vertes écailles

« Au contact du bronze attiédi.
« Consul, César, maître du monde,
« Pontife, Auguste, égal aux dieux,
« L'ombre de ce reptile immonde
« Éclipsait ta gloire à mes yeux !
« La nature a son ironie
« Le livre échappa de ma main.
« Ô Tacite, tout ton génie
« Raille moins fort l'orgueil humain ! »
(Alphonse de Lamartine
Méditations poétiques inédites 1849)

Même Victor Hugo, pourtant si positif par rapport à l'action, dira aussi dans ses *Contemplations* :

« Je sais bien qu'il est d'usage
« D'aller en tous lieux criant
« Que l'homme est d'autant plus sage
« Qu'il rêve plus de néant ;
« D'admirer les coups d'épée
« Et la fortune, ce char
« Dont une roue est Pompée,
« Dont l'autre roue est César
« Et Pharsale et Trasimène
« Et tout ce que les Néron
« Font voler de cendre humaine
« Dans le souffle des clairons... »
(Victor Hugo *Les Contemplations* XVIII)

C'est que Rome est devenue, entre-temps, le symbole même du Pouvoir ainsi que de son inévitable effondrement dans la tradition poétique occidentale.

La conséquence logique de cet effondrement sera l'anéantissement des ambitions publiques du poète. Avec l'avènement démocratique, la nature même du Pouvoir a changé. Le poète ne peut plus s'accrocher au modèle si structurant de l'empire romain, avec ses empereurs et son mécène. Désormais, la religion aussi est autre :

« Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
« Où bout l'imperceptible et vaste Humanité
(Charles Baudelaire -
Poèmes rajoutés aux *Fleurs du Mal*)

Le seul endroit du monde qui méritera d'être chanté par le Poète, c'est désormais l'ailleurs, ce lieu mystérieux vers lequel on peut tout au plus imaginer d'embarquer, mais qui ne peut même plus se



situer sur la planète depuis que le tourisme a rendu tous les orientés accessibles.

Le poète n'est donc plus l'enfant chéri « *d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve* » selon l'expression de Baudelaire. Il ne lui reste plus, comme aux Byzantins de Constantin Cavafy, qu'à attendre la venue des barbares qui ne viendront jamais. C'est Verlaine (chef de file avec Rimbaud de Poètes qui sont justement *Maudits*) qui ruminera devant son verre d'absinthe « *Je regarde passer les grands barbares blancs* » nés plutôt de ses rêveries d'ivrogne que d'une réalité. Lui non plus n'espère rien de cet ailleurs, tandis que Jules Laforgue (autre poète-picoleur), au-delà même du non-agir, choisira le non-vivre, se réfugiant auprès des Pierrots de l'enfance :

« *Je ne suis qu'un viveur lunaire*
« *Qui fait des ronds dans les bassins*
« *Et cela sans autre dessein*
« *Que devenir un légendaire.* »
(Laforgue - *Locutions des Pierrots*)

et déclarera son credo sous forme d'interrogation : « Seras-tu toujours un qui garde la chambre ? » (Laforgue - *Complainte d'un autre dimanche*).

Poète et Savant face au monde moderne

J'en viens donc au troisième côté du triangle que j'évoquais au début, à savoir la relation entre savoir et poésie, entre le chercheur (ultime métamorphose du Savant) et le poète dans le monde contemporain, voué au progrès économique, social et industriel.

On l'a vu, le poète, de déclin en déclin, s'est isolé volontairement dans d'inutilité, par souci de rester fidèle à lui-même, et pour échapper au Pouvoir dont les rouages finiraient par le broyer. Le savant et le chercheur, eux, ont suivi un chemin tout à fait contraire, du moins dans les débuts. Partant du principe énoncé par Francis Bacon : « *Knowledge is power* » (*le savoir, c'est le pouvoir*), ils vont à chaque étape de l'industrialisation du monde, s'imposer aux prétendus puissants comme les ordonnateurs incontournables du monde nouveau. Ainsi, quand monsieur Gladstone rend visite à monsieur Faraday à la *Royal Institution* (il faut les imaginer tous deux


en chapeau haut de forme devant des appareils de laiton et d'acajou polis) il s'exprimera sur l'apparente inutilité de l'électricité, mais Faraday lui rétorquera : « Bientôt, monsieur Gladstone, vous pourrez lever un impôt dessus » et Gladstone, convaincu par cette réponse si positive, repartira content et soutiendra désormais la recherche. Le progrès scientifique rapporte à l'Etat, c'est la leçon.

Petit à petit s'imposera l'évidence que science et technologie forment la base même du Progrès et la condition nécessaire du bonheur des peuples occidentaux. On occultera volontairement la face sombre de ce progrès social. Le bonheur des uns se construira sur le malheur des autres : il faudra des canonnières pour tenir des colonies. Il faudra exploiter des terres lointaines pour vivre bien, et les peuples européens se feront même la guerre par rivalité coloniale. Toutes leurs dérives et leurs malheurs proviendront de cette cupidité.

L'amélioration de l'armement est donc la première face sombre du progrès technologique, contre laquelle les chercheurs eux-mêmes, choqués par cette conséquence déplaisante du progrès, ont fini par se dresser, ce qui aboutit à la fameuse confrontation déjà évoquée entre Sakharov et le régime soviétique. De cette période de la guerre froide naîtra une nouvelle interprétation de la bataille de l'Armageddon (*l'Ἀρμαγεδών*) biblique) et des mythes de l'Apocalypse. Comme l'écrit Milosz :

« *Alors que nous fuyions la cité en flammes,*
« *Sur le premier chemin de campagne, tournant les yeux derrière nous,*
« *Je dis : Que l'herbe recouvre nos empreintes.*
« *Que les rudes prophètes se taisent dans le feu*
« *Et que les morts fassent aux morts le récit de ce qui s'est passé... »*
(Czeslaw Milosz
Enfant d'Europe trad. Tschui et Silberstein)

Les Poètes, s'estimant pour la plupart incompetents quant aux causes, n'ont parlé que des conséquences, et se sont prudemment abstenus du débat plus technique (il serait intéressant de savoir si Oppenheimer, qui écrivait aussi de la poésie, a évoqué ce sujet dans ses vers). Par contre, ils sont très présents, et cela dès le début, dans la critique générale de l'industrialisation du monde. Si l'on



peut distinguer entre deux générations de romantiques (la génération héroïque, puis la génération désabusée et nostalgique de l'héroïsme perdu), alors il faudrait en distinguer encore une troisième, qui existerait surtout dans le monde anglophone : elle aurait perçu les conséquences de la révolution industrielle, dont la pollution toucha très vite l'environnement des Iles britanniques.

C'est ainsi que le poète Wordsworth, horrifié par la poussière et les fumées, s'élève déjà avec indignation contre l'exploitation du charbon et, ne pouvant plus supporter la saleté des exploitations industrielles, se retire à la campagne pour ne plus avoir à les supporter. Il recevait là un ami personnel, l'Irlandais William Hamilton (père de la mécanique hamiltonienne et des quaternions), lui-même poète amateur. De temps en temps, Wordsworth lui écrivait pour le décourager de la poésie et lui conseiller de s'occuper plutôt de science, mais tous deux partageaient la même horreur des applications polluantes et la nostalgie d'une nature propre, semblable à celle du monde avant la Chute.

On pourrait donc considérer Wordsworth comme un grand précurseur de l'écologie, et que ce mouvement relève donc du Romantisme, qui prend conscience du choc entre l'industrialisation et le retour à la nature; Il est tout à fait logique que ce mouvement soit né en Angleterre, compte tenu de l'avance que cette nation avait prise sur les autres au départ de la révolution industrielle. Mais, si le coup d'envoi est donné par un poète, il est clair qu'on n'avance pas dans ce domaine d'analyse sans des compétences scientifiques précises. Pas d'écologie sans savants. Mais jusqu'où peut-on leur faire confiance ? Brusquement, se pose une question d'éthique, qui laisse nos contemporains dans l'incertitude.

Restent encore deux évolutions importantes qui impliquent Savants et Poètes dans la société contemporaine. La première, c'est l'emprise de l'exploitation industrielle sur la recherche, qui est en quelque sorte le retour de bâton auquel les chercheurs ne s'attendaient pas. Insidieusement, ces chercheurs qui ne dépendaient initialement que de l'état ou de quelques philanthropes sont mis au service des entreprises. Au secret d'état a succédé le secret industriel. A la libre circulation des idées, déjà mise à mal par les empêchements militaires, succède la culture des

brevets, qui impose de nouvelles normes et crée le nouveau délit de l'espionnage industriel. Pire, on entre dans une époque de soupçon, où le citoyen ne sait plus si le chercheur travaille pour ou contre lui. Telle recherche, est-elle conduite pour améliorer sa santé en lui proposant un médicament-miracle, ou est-ce simplement une recherche biaisée, dont le but est de mettre sur le marché un produit à moitié sûr, peut-être inefficace, pour enrichir les actionnaires d'une industrie pharmaceutique peu scrupuleuse ? Encore une fois, le public ne sait plus ce qu'il faut penser. Le commerce semble devoir mettre le savoir en péril en compromettant les savants.

Parmi les dangers nouveaux qui nous guettent, il y a celui de la Crise économique, événement majeur de notre temps. Confrontés à l'incapacité du monde financier à la résoudre, à la difficulté de maintenir dans l'avenir des endettements croissants résultant de notre mode de vie occidental, les politiques ont inventé ce qu'on appelle aujourd'hui *la société de la connaissance* - c'est à dire une société qui, selon eux, n'existerait pas encore, qu'ils appellent de leurs vœux comme une poule aux œufs d'or, car elle permettrait des valeurs ajoutées mirifiques et comblerait ainsi les déficits les plus abyssaux. Il est clair que, dans ce modèle assez étonnant (existe-t-il une société de l'ignorance ?) le savoir deviendrait un trésor très rare. Toutes les nations de la terre rêveraient de s'en emparer pour en priver du même coup les autres. Les savants qui en détiendraient le secret seraient aussitôt incarcérés et leurs activités, surveillées par toute une population qui en dépendrait.

Enfin, suite à ces problèmes qu'on appellerait aujourd'hui *systémiques*, arrive une deuxième question de Pouvoir qui, elle, est plutôt géopolitique. Les nations ont découvert que la guerre économique remplace avantageusement la guerre pure et simple et se sont donc engagées dans un cycle de rivalité planétaire probablement insoutenable, qui aboutirait logiquement, soit à des conflits encore plus âpres que par le passé, soit à l'épuisement total des ressources de la planète. Voilà un sujet digne des poètes, et même d'une poésie épique, à la hauteur des enjeux – une poésie qui en dénoncerait les méfaits.

Pour faire face à ces nouveaux périls, il faut impérativement sortir les chercheurs de leur rôle de simples techniciens au service du Pouvoir, de l'ambition des



peuples ou des gouvernements. Le public est en quête d'une nouvelle race de chercheurs-humanistes, de savants capables de résister à la pression économique et sociale, à l'appel du nationalisme étriqué. Or, les savants, comme les poètes, ne sont que des hommes, de simples citoyens. Il leur faut un salaire pour exister. Ils ne sont plus comme au dix-neuvième siècle des amateurs éclairés vivant de leurs rentes.

Ils se retrouvent aujourd'hui dans une situation qui commence à ressembler à celle des poètes. Ceux-ci, depuis longtemps, ont dû choisir entre la vraie poésie et le service commandé. Mais les poètes ont peut-être l'avantage que le pouvoir ne leur commande presque plus rien (le chant des partisans n'étant plus dans l'esprit des temps). Ils se sont déjà adaptés à une situation d'obscurité pauvre mais honnête que les chercheurs ne peuvent que leur envier. Comme certains mathématiciens, ils se contentent de la plume, du papier et d'une quelconque besogne alimentaire pour survivre. Aussi, les poètes ne mentent-ils pas, sauf quand ils parlent d'eux-mêmes. Le reste du temps, ils n'en tireraient pas profit.

Conclusions

Voilà donc la base d'une nouvelle alliance. Les chercheurs ont tout intérêt à connaître les poètes, à les fréquenter, à comprendre la discipline et l'éthique particulières de la poésie. Ceux des chercheurs qui sauront s'adapter à ce nouvel esprit, se pénétrer du sens des valeurs qui reste le point fort des Poètes, seront indubitablement mieux perçus par un public à la recherche de savants fiables. Il est également certain que les poètes ne dialogueraient pas longtemps avec des savants dont le savoir leur paraîtrait le moins du monde suspect. Ils ont suffisamment connu les

conséquences d'une fréquentation trop proche du Pouvoir. Ils ont appris combien peut leur coûter cher l'amitié de Mammon.

Enfin, devant la menace qui pèse sur les langues au poètes en sont les garants. Etre Grec, c'est entendre et parler la langue d'Homère. Etre barbare, c'était à l'origine ne rien pouvoir dire en grec. On parle parfois de la langue de Dante, de celle de Shakespeare, de celle de Goethe, de celle de Racine. C'est qu'une langue privée de poètes est une langue déjà perdue. On les invoque comme ses dieux protecteurs.

Pour reprendre le titre du traité de Jérôme Savonarole, *la Fonction de la Poésie*, le rôle du poète, aujourd'hui, s'il sait les dangers qui menacent le monde, n'est plus de vivre en ermite, ni de se retirer tout à fait de l'action, mais de composer une oeuvre qui serve de trait d'union entre le passé et l'avenir, qui alerte les hommes et les mette en garde, qui leur inspire des regrets utiles et les ouvre à de meilleures manières d'affronter leurs lendemains. Il doit veiller sur le passé, s'en inspirer de nouveau, car nous voyons désormais qu'anéantir perpétuellement l'héritage humain n'est pas la meilleure façon de gérer la planète, mais il doit aussi trouver les chemins nouveaux qui évitent les impasses. Dans ce sens, la fonction de la poésie est bien complémentaire de celle des sciences, car le rôle du poète est de découvrir de nouvelles aspirations, et celle du chercheur de les rendre possibles. Si le poète est celui qui reste jeune de cœur et le savant celui dont la longue expérience aboutit à la connaissance des choses, alors l'un ne peut exister sans l'autre, comme l'exprime le dicton : *si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*. Science et poésie sont donc tout aussi complémentaires que le soleil et la lune de ce caractère chinois qui exprime la perfection.